

Photo Doc.

Le salon des nouvelles écritures de la photographie documentaire



AUTO PORTRAIT :
VERS UN COMMUN DE L'ŒUVRE
12 — 14 mai 2023 Halle des Blancs Manteaux

48, rue vieille du temple 75004 Paris

Paris
centre

GIS LE SEUL SALON LA 2019
d'art contemporain
à Paris

PICTO

JANVIER

ARTS
PARIS

Z'BUREAU

AFRIKADAA

GOSSELINS

PROCESS
BRUXELLES

photo © Hiroshi Kikui courtesy @loftgreen Gallery



Photo Doc présente,

***Le Salon des nouvelles écritures de la
photographie documentaire***

(7^e édition)

sous le parrainage de l'écrivain Fabrice Humbert

***L'Autoportrait...
vers un commun de l'œuvre***

12 – 14 mai 2023

Halle des Blancs Manteaux

48 rue vieille du temple 75004 Paris

La thématique

L'Autoportrait ... vers un commun de l'œuvre

Toujours connectés au réel du terrain, souvent engagés dans une altérité co-créatrice avec les personnes qu'ils rencontrent, prenant de plus en plus la mesure du « pouvoir des images », les photographes inscrits dans les *Nouvelles écritures de la photographie documentaire* ne représentent plus seulement le monde qui se trouve devant leur « objectif », ils s'y confrontent, s'y affectent, s'y cherchent et souvent s'y trouvent.

Dans ce travail de soi, les photographes documentaires ont de plus en plus conscience d'être partie prenante d'une transformation du monde. Porteurs de récits personnels ou collectifs, intimes et politiques, les questionnements que soulèvent ces photographes aident à construire notre perception du réel, à nourrir notre imaginaire et nos récits du monde, et à rétablir le lien avec l'invisible.

Avec ***L'Autoportrait... vers un commun de l'œuvre***, proposition est faite de faire apparaître le travail qu'accomplissent les photographes lorsqu'ils autodocumentent par le médium photographique leur relation d'altérité avec le monde : reconnaissance de soi en l'autre et de l'autre en soi. L'autoportrait ne parle pas que de soi mais révèle la part collective qu'il porte, et ouvre à un commun de l'œuvre.

Pour un engagement photographique à être documentaire plutôt que *faire* du documentaire.

La lettre du parrain, Fabrice Humbert



Puissances photographiques

Moi qui suis un homme de l'écrit, je crois n'aimer rien tant que les photographies. Il y a en elles une authenticité qui provoque l'émotion, comme une altérité qui porte une charge irréfragable de vérité. J'aime les photos de famille. J'aime la mémoire qu'elles convoquent, le monde dont elles témoignent aussi, puisqu'il s'agit souvent de photos d'autrefois, et j'observe en elles la trace du Temps. J'aime aussi d'autres photos, moins personnelles, qui ont pu me *convoquer*, puisque tel est le mot qu'on pourrait choisir : la force de l'altérité est une *convocation*. Je pense à la photo du médecin du camp de concentration de Buchenwald, le docteur Wagner, qui est à l'origine de mon récit *L'Origine de la Violence*. Cette photo a changé ma vie. Elle a convoqué les fantômes et les a conduits vers un récit organisé, qui a donné corps au fantôme d'un disparu, David Wagner, mon grand-père : la photo réelle a donné naissance à un récit, pour partie imaginaire, qui avait néanmoins la force d'une origine authentique, ancrée dans la vie de ma famille. Il y a dans *l'expérience* de la photo la puissance intime d'un déclencheur. Ce n'est pas pour rien que la photo est si liée dans les représentations aux pouvoirs magiques, à l'occultisme, au spiritisme de Mummler, et cela dès sa naissance. Elle convoque, elle donne corps, elle déclenche. L'objet plane est en vérité une incarnation qui renvoie à mille puissances.

Tout cela est lié à une vérité. Si la photo a ce pouvoir, c'est parce qu'elle va au-delà d'elle-même, elle prend appui dans le corps du monde et s'y installe. Elle est elle-même et un autre, tout ce qui l'entoure, tout ce à quoi elle renvoie. Une photo de famille est une lignée, une photo de guerre charrie le sang et la mort du monde qu'elle convoque. J'ai travaillé voilà quelques années de cela sur la célèbre photo de Nick Ut, *The Napalm Girl*. Cette photo a été prise au Vietnam le 8 juin 1972 par un jeune homme de 21 ans qui ne se destinait en rien au photojournalisme mais qui avait pris la place de son frère mort sur le front. Sur cette photo, le choc de la guerre et de l'innocence enfantine brûlée au napalm est une révélation et une convocation : malgré tous les discours de propagande possibles, aucun ne pourra expliquer cette enfant de neuf ans rongée par la braise du napalm. Cela, on le sait, on le sent. Ce qu'on sait peut-être moins, c'est que cette photo si célèbre est souvent considérée comme un *fake*, cet étrange terme qui témoigne de la révolution moderne. Partout, on lit que *Napalm Girl* est un montage, que *Napalm Girl* est une mise en scène, que *Napalm Girl* a été joué et rejoué comme une répétition de théâtre. La puissance historique de cette photo provient de sa vérité : elle porte en elle le destin d'une enfant et d'un jeune photographe au sein de la guerre du Vietnam. A partir du moment où cette photo n'est pas ce qu'elle semble être, la puissance de convocation disparaît.

Napalm Girl n'est pas un fake, je ne le crois pas du tout, et je ne vois même pas comment cette scène pourrait être rejouée. Mais les doutes qui escortent cette photo disent beaucoup du trouble de notre époque.

La lettre du parrain, Fabrice Humbert



(suite)

En 2023, des photos d'IA circulent partout, le faux est le vrai, des créations du réel prennent la place du réel, la réalité est le produit d'une image. Faut-il garder le nom de photo pour la création d'une IA ? La photo est arrachée au monde, la convocation n'est plus que ce mélange de rire et d'angoisse, avant même que de toute façon nous devenions incapables de discriminer l'image fake et la photo. Que le monde soit le produit de l'imaginaire humain, je crois que c'est le destin de l'humanité. Un monde à notre image. Que cet imaginaire nous arrache à nous-mêmes, qu'il dissolve le monde dans le péril de l'illusion, que les machines floutent la vérité, voilà une autre question. Il y a dans le pouvoir de la photo une expérience intime qui est, paradoxalement, celle de l'altérité. Or, L'image *fake* dissout vérité, intimité, altérité. Peut-être crée-t-elle d'autres mondes et dans ce cas, sous le nom de fiction, elle peut être porteuse de vérité. Mais le trouble du faux est d'un autre ordre, il est celui d'un monde qui se défait parce qu'il ne se désigne pas du doigt comme fiction. C'est l'image d'entre les mondes, des images limniques qui altèrent la confiance de l'homme en lui-même et qui dénouent le lien qu'une société opère avec la vérité. En ce moment historique, nous sommes entre les mondes. Je considère Photo Doc comme l'expression d'un choix du monde et de l'expérience de terrain. L'autoportrait entend révéler une vérité intime et c'est à travers cette vérité que le spectateur peut saisir l'universel humain. Si Kikāi affirme « qu'on peut tromper avec des mots, mais pas avec des images », l'IA montre qu'on peut tromper avec tout. Mais justement l'éthique de l'autoportrait, c'est de ne pas tromper. Sans vérité, ou du moins sans recherche de vérité, l'autoportrait n'a pas de valeur. Puisse ce salon 2023 réaffirmer l'éthique de la photographie.

Fabrice Humbert, avril 2023

Fabrice Humbert est un écrivain français, agrégé et docteur ès lettres, il est l'auteur de plusieurs romans dont *L'Origine de la violence* (Le Passage, 2009) pour lequel il obtient le Prix Renaudot du livre de poche en 2010. Son dernier roman, *La Fortune de Sila* (Le Passage, 2010), a quant à lui reçu le Grand Prix RTL-Lire en 2011.)

L'invité d'honneur, Hiroh Kikai

The Asakusa Portraits - The Persona Series -

Un projet de in)(between gallery

Hiroh Kikai (1945-2020) philosophe de formation et photographe autodidacte, est devenu une figure majeure du monde de la photographie japonaise. En 2004 son livre *Persona* remporte à la fois le 23ème Domon Ken Awards et le prix annuel de la Photographic Society of Japan "PSJ". En 2009, ICP et Steidl publient *Asakusa Portraits*, une compilation beaucoup plus importante de sa série *Persona*, et en 2019 avant sa mort, Chikuma Shobo publie une collection de ses portraits d'Asakusa pris de 2005 à 2018 sous le nom de *PERSONA The Final Chapter*.

— Pour Hiroh Kikai le philosophe, la photographie avait un vocabulaire plus limité par rapport aux films, cette opinion a changé après avoir découvert les œuvres de Diane Arbus. Il déclare alors "J'ai été surpris qu'il y ait des photos que je ne me lasse pas de regarder". À partir de ce moment, il comprend que la photographie pouvait être son médium pour explorer et documenter la réalité physique et mentale humaine. En tant que philosophe, il s'est intéressé à l'humanité et à sa population « invisible », inconnue et à ses yeux de photographe, l'humanité est devenue son sujet essentiel : « un être humain est un organisme mystérieux et étrange. En tant que photographe, je prends des photos pour rendre hommage aux gens ».

Asakusa est un centre de pèlerinage florissant et un lieu de distraction pour une partie de la population japonaise. Depuis des décennies, il a été et est encore aujourd'hui le quartier de Tokyo de rassemblement et de refuge pour les immigrants domestiques japonais des préfectures les plus économiquement défavorisées ainsi que pour les Japonais les moins favorisés socialement. Kikai, un immigré japonais lui-même de la préfecture de Yamagata a trouvé ses égaux à Asakusa.

Ces portraits décrivent son affection pour les gens auxquels il s'identifiait, lui rappelant ceux de sa ville natale, des usines où il travaillait autrefois. Kikai le philosophe-photographe a commencé ses photographies d'Asakusa en 1973.

Son sentiment de reconnaissance, son interaction avec ses sujets, le peuple d'Asakusa, a transcendé sa relation de photographe avec celui communément appelé son « modèle ». Il n'a pas seulement photographié ces personnes pour en faire "des portraits d'Asakusa" mais il en a aussi fait des « autoportraits ». Tout en documentant par l'image des éléments de la réalité physique et mentale d'inconnus, une population ségréguée, il ajoute des extraits de leurs conversations, qu'il utilisait comme titres pour chacun des portraits d'Asakusa. Pour Kikaiï, l'appareil photo ne capture pas seulement le sujet mais aussi l'âme du photographe. » Comme je suis photographe, je n'oublie pas qu'on peut tromper avec des mots, mais pas avec des images ».

- Luigi Clavareau- in)(between gallery



1987 A clerk who was letting her hair grow long
© Hiroh Kikaiï



1995, A man living with a crow,
Asuka district © Hiroh Kikaiï



A taciturn laborer 1985, Asakusa district © Hiroh Kikai



An eighty-one year old lady who had started photography a few years before and had won a number of prizes, 1985, Asakusa district © Hiroh Kikai



Tables-rondes du weekend... Avec le GIS LE SUJET DANS LA CITÉ

AUTO PORTRAIT EN MIROIRS... MIROIRS DE L'AUTO PORTRAIT

Autour de David Wojnarowicz, et avec Marion Scemama, Antoine d'Agata.

En dialogue avec Christine Delory-Momberger & Valentin Bardawil.

AUTO PORTRAIT EN FAMILLE

Avec Guillaume Geneste & Julien Magre.

En dialogue avec Christine Delory-Momberger & Valentin Bardawil.

PHOTOGRAPHIE CONTEMPORAIRE ET ANTHROPOCÈNE

Avec Danièle Meaux.

En dialogue avec Christine Delory-Momberger & Valentin Bardawil.

HISTOIRE D'UNE ENQUÊTE AUTOUR D'UNE PHOTOGRAPHIE

Avec Fabrice Humbert, écrivain et parrain du Salon.

En dialogue avec Christine Delory-Momberger & Valentin Bardawil.

LANCEMENT DU LIVRE *CÔTE FENÊTRE*, Édition d'Une rive à l'autre

Avec le photographe Antoine Lecharny et la neuroscientifique Joëlle Provasi.

[Infos en ligne](#)



Exposants et photographes

galeries, festivals, collectifs, éditeurs, l'Espace-des photographes

- **6 Mois / Farshid Tighehsaz**
- **Galerie Écho119/ Dana Cojbuc, Chieko Shiraishi**
- **Galerie Huit Arles/ Claudio Ahlers, Elliott Landy**
- **In)(between Gallery/ keizo kitajimanew, Junku Nishimura, Lin Zhipeng, Antoine d'Agata**
- **Galerie Le Thé des écrivains/ Anne Garde**
- **Galerie La Bonne Espérance / Luna Mey**
- **Galerie Madé/ Estelle Hoffert**
- **Galerie Marfa JGM / Gustavo Urruty**
- **Galerie Orbis Pictus / Jesse A. Fernández**
- **Photo Doc Galerie / Hiroh Kikai - Invité d'honneur**
- **Collection PhotoSerie / Laurent Reyes, Françoise Evenou, Hervé Baudat, Isabeau de Rouffignac, David Siodos**
- **Larvoratoire / Cléo-Nikita Thomasson, Isabel Perez del Pulgar**
- **F compagnie / 93 Grand Angle**
- **Festival Fictions Documentaires/ les femmes gitanes de Berriac et Hortense Soichet**
- **Festival Les Boutographies/ Camille Lenain**
- **IANDÉ- la photographie brésilienne/Ilana Bar**



6MOIS – *Paris*

Farshid Tighehsaz

Fabiola Ferrero

FREE FROM FREEDOM

Farshid Tighehsaz est le lauréat 2022 du Prix 6MOIS.

Né dans la ville de Tabriz, au nord de l'Iran, en 1987, il fait partie de cette génération qui a grandi après la révolution iranienne de 1979 et la guerre Iran-Irak (1980-1988). Depuis 10 ans, le jeune photographe documentaire dresse le portrait intimiste d'une jeunesse et d'une société en lutte contre la pauvreté et la dépression. Un cri intérieur qui résonne aujourd'hui à travers les manifestations de femmes, d'étudiants et de toute une partie de la population. Son projet Labyrinthe a été récompensé par le magazine français 6Mois pour sa 3e édition.

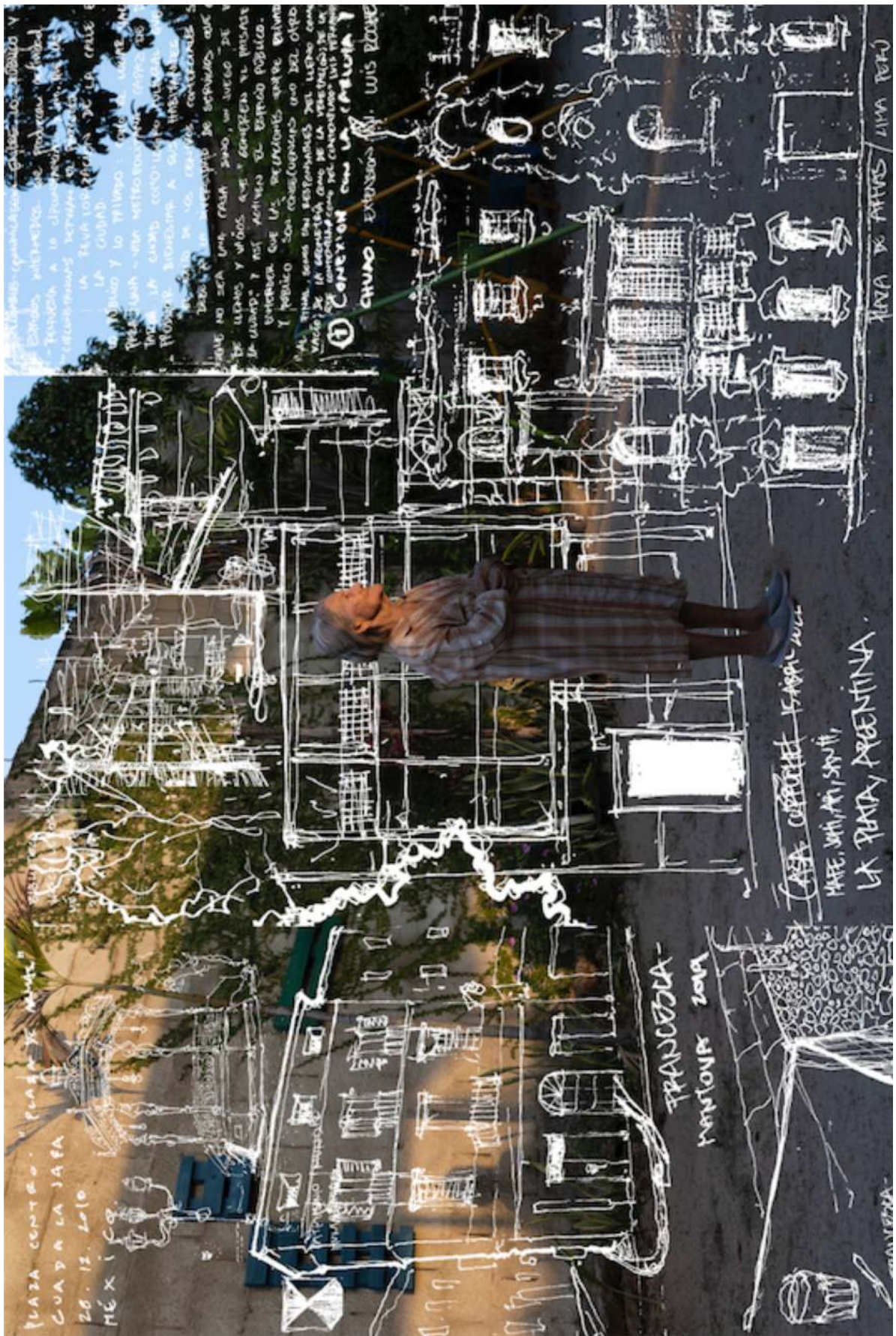
- Mikael Naulin pour Blind.

I CAN'T HEAR THE BIRDS

Fabiola Ferrero est la lauréate 2021 du Prix 6MOIS, ex aequo avec Seïf Kousmate

Née à Caracas en 1991, elle est une photographe vénézuélienne. Journaliste de formation, elle met l'émotion au cœur de son travail. Pour raconter la chute de son pays, où, sur 28 millions d'habitants, plus de 5 millions ont été contraints à l'exil, elle choisit une écriture intime. «Je ne me demande pas ce qui s'est passé pour que le pays de mon enfance devienne ce qu'il est aujourd'hui mais comment cela affecte nos âmes.»

Gardienne des maisons vides de sa famille, elle raconte avec ses photographies ce pays qu'on déserte.



I CAN'T HEAR THE BIRDS © Fabiola Ferrero



Galerie Écho119- Paris

Dana Cojbuc, Chieko Shiraishi

Tokyo Rumando



YGGDRASIL - Dana Cojbuc

À l'occasion d'une résidence sur l'île de Halsnoy en Norvège, Dana Cojbuc réalise la série photographique *Yggdrasil*; du nom de l'arbre-monde de la mythologie norvégienne. Dans ses images, l'artiste mêle photographie et dessin pour capturer le réel et l'investir de ses rêves.

Une image ou un paysage ne deviendront nôtres que lorsque l'on y aura placé une parcelle de soi, intime et secrète - fragments de rêve ou vague d'imaginaire - qu'un souvenir viendra s'y accoler ou que nos désirs viendront l'investir.

- Dana Cojbuc

LA TRAVERSÉE DES CERFS - Chieko Shiraishi

Les images de la série *Shikawatari*, qui semblent presque avoir été réalisées à la mine de plomb, ont été prises dans les paysages d'hiver de l'est de Hokkaido (au nord du Japon). Le thème central est un troupeau de cerfs que Shiraishi a suivi sur plusieurs années, parfois de loin, parfois en s'approchant lorsque cela était possible. Semblant animés d'un espace-temps propre à chacun, les herbes, les pierres, les nuages et les animaux sauvages se détachent puis disparaissent tour à tour dans les grandes étendues enneigées, les lacs gelés et les forêts arides.

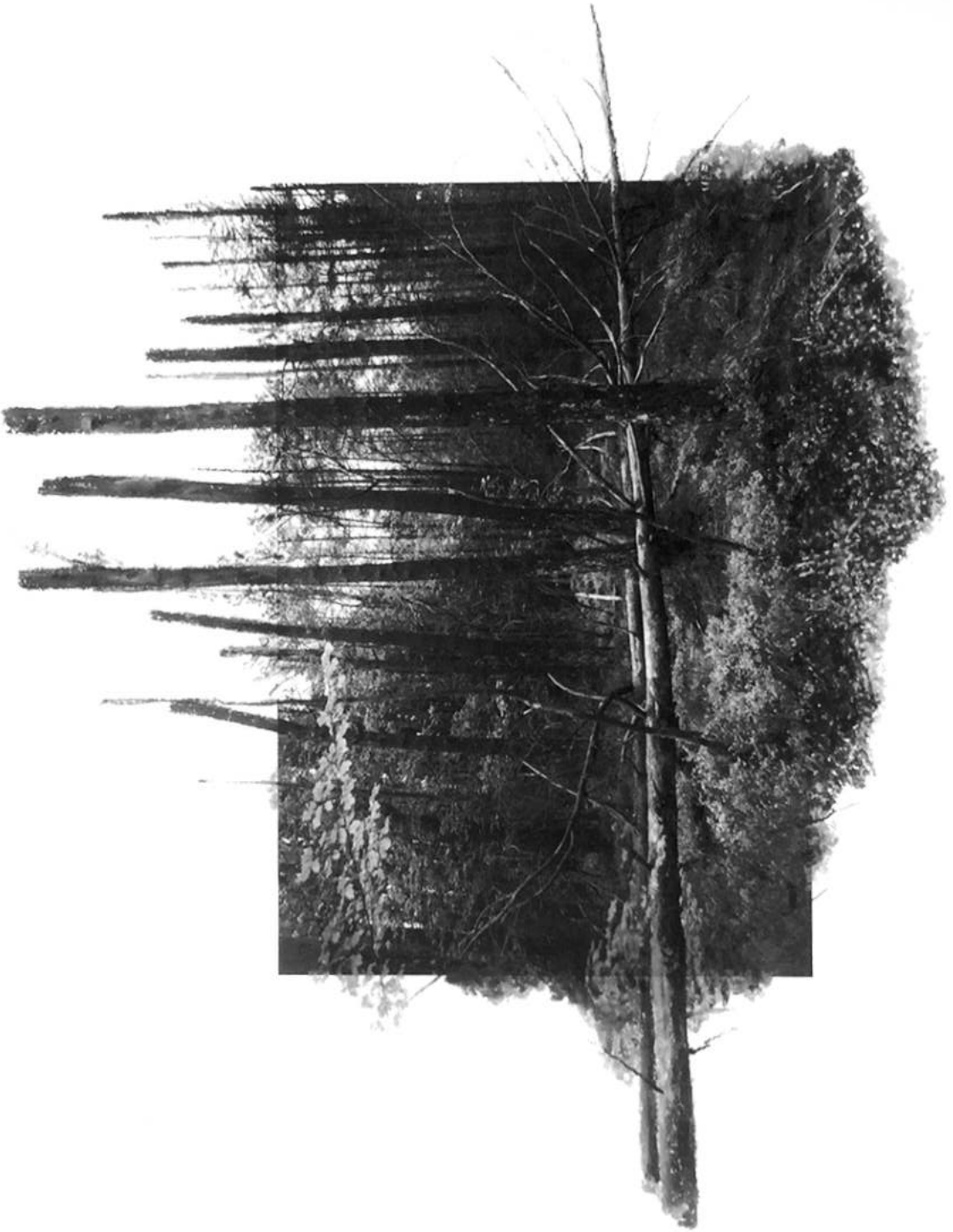
ORPHÉE - Tokyo Rumando

« Je suis photographe, spectatrice, artiste, thème, et réalisatrice tout à la fois. La création d'images n'a aucun sens si je ne peux pas représenter la globalité de mon univers ». C'est ainsi que se décrit l'artiste japonaise Tokyo Rumando

Son premier pied dans le monde de la photographie se fait par le biais du mannequinat. Elle pose alors entre autres pour Araki, Daido Moriyama et d'autres. C'est à ce moment que Rumando décide de s'emparer de l'appareil photo pour l'orienter sur elle-même, dans un besoin de (re)trouver sa propre identité; de poser son propre regard sur elle. Elle se met alors à créer mille *persona* qu'elle met en scène pour explorer les différentes facettes de sa personnalité et de sa féminité, challengeant aussi ce-faisant la perception de celui/celle qui regarde ses images.

Sa série Orphée (2012-2013) est dans la continuité de ce travail, où Rumando recourt à l'autoportrait comme moyen d'introspection.

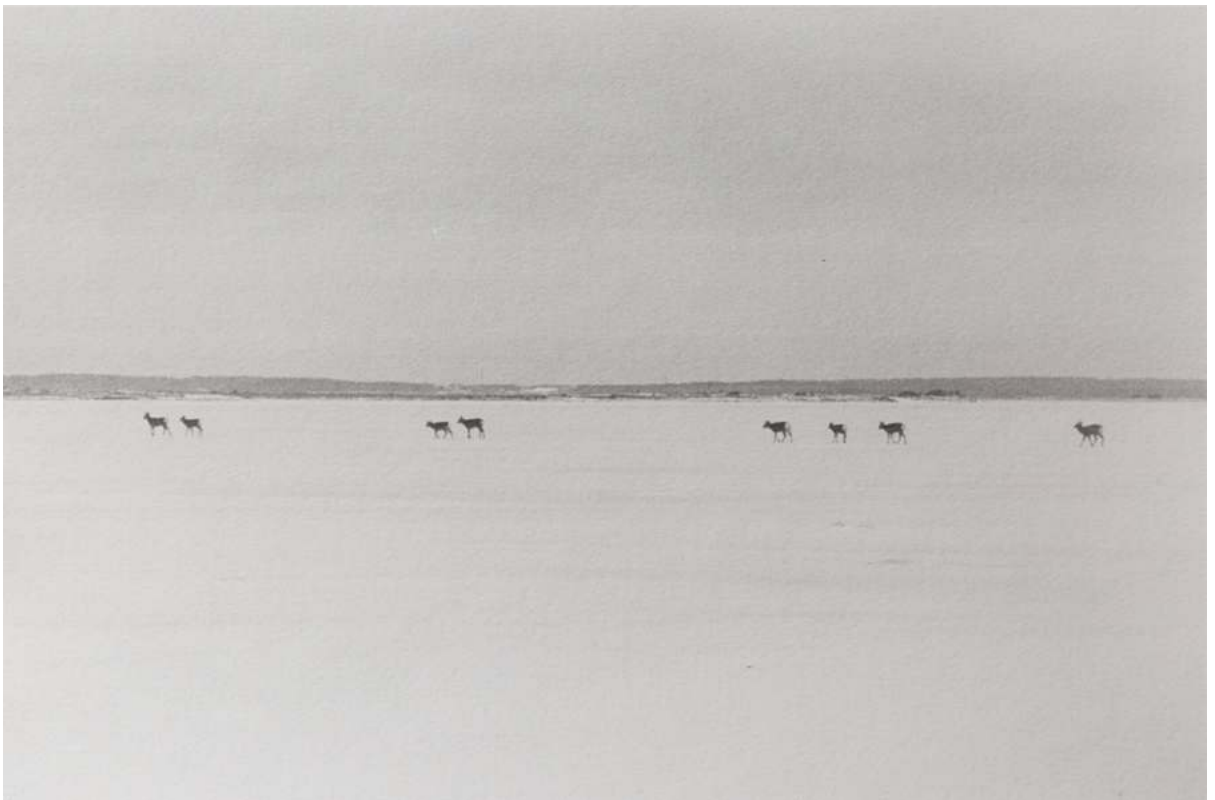
La série Orphée a été exposée à la Tate Modern (Londres) en 2016 dans le cadre de l'exposition *Performing for the Camera*



Yggdrasil © Dana Cojbuc-



Orphée 2012-2013 © Tokyo Rumando



Shikawatari (la traversée des cerfs) © chieko shiraishi



Galerie Huit Arles- Arles

Elliott Landy, Claudio Ahlers

LOVE AT SIXTY

Elliott et Lynda Landy

De la photo-vérité, libre et réjouissante, revue et corrigée par deux enfants des sixties ! Cette sélection, accompagnée par un journal en prose, raconte l'histoire d'Elliott et Lynda Landy, qui se rencontrent par hasard quarante ans après s'être connu au Festival de Woodstock. Un amour, suspendu par le temps, renaît. À travers des clichés émouvants, intimes ou tout simplement drôles on suit leur parcours, observe le bonheur, les complexités ou même le courage certain qu'il leur faut pour assumer ce "Love at Sixty". L'écrivaine Lynda Landy travaille aussi dans la philanthropie. Son mari, le photographe américain Elliott Landy est surtout célèbre pour ses photos rock n'roll: ses images de Bob Dylan, Janis Joplin and Jimi Hendrix sont entrés dans la légende. En parallèle, il a documenté et activement soutenu le mouvement antimilitariste des années soixante et a rêvé - et continue d'en rêver - d'un monde meilleur.

THE LOCKS OF LOCKDOWN

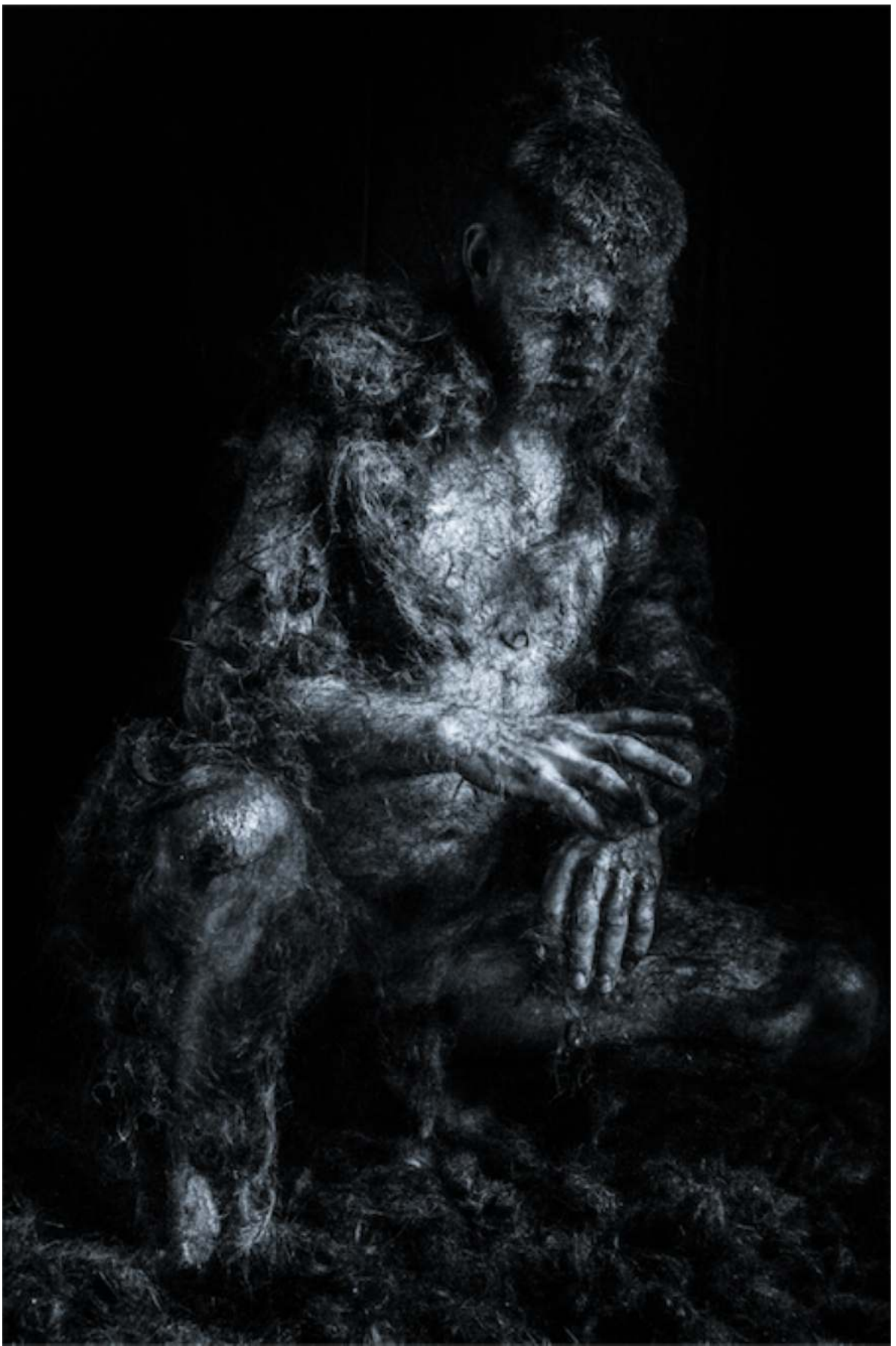
"The Locks of Lockdown" est une série de portraits soigneusement construits qui reflètent les sentiments, les états d'âme et le temps qui passe que le photographe Claudio Ahlers a vécu pendant le premier confinement (lockdown) à Bristol, au Royaume-Uni.

Pour réaliser ces photographies autobiographiques, Ahlers a travaillé avec un modèle nu masculin qu'il a embaumé avec des cheveux ramassés chez son coiffeur pendant la semaine qui a suivie la fin du confinement de l'été 2020.

Ces cheveux qui ont poussé pendant ces trois longs mois sont emblématiques des nombreuses pensées et sentiments que beaucoup d'entre nous avons vécu: la solitude, l'anxiété et l'insécurité, mais aussi la liberté, l'autoréflexion et l'espoir.



Love at Sixty © Elliott Landy



The Locks of Lockdown | No.3 © Claudio Ahlers

In)(between Gallery - Japon Keizo Kitajima, Junku Nishimura, Lin Zhipeng, Antoine d'Agata



KEIZO KITAJIMA - membre légendaire du la "IMAGE SHOP CAMP" 1979-1984
Pour ses performances publiques, Kitajima transformait la galerie en chambre noire pour créer des tirages de la taille du mur des photographies qu'il avait prises à Shinjuku et dans cet esprit, nous avons produit sa première série de sérigraphies en édition limitée, (tous traditionnellement tirés à la main à in)(between sur papier italien à fort grammage et avec des encres à base d'huile)

PORTRAITS ET AUTO-PORTRAITS DE LIN ZHIPENG AKA 223

Lin Zhipeng, alias No.223, né à Guangdong en 1979, est une figure de proue de la nouvelle photographie chinoise qui a émergé au cours des dix dernières années.
L'artiste a pris le pseudonyme « No.223 » il y a plus de 20 ans sur les réseaux sociaux. Il s'agit en réalité du nom d'un jeune inspecteur de police, personnage fascinant, dans le film *Chungking Express* de Wong Kar-Wai sorti en 1994. On retrouve une atmosphère colorée, teintée de solitude et de mystère à l'instar de nombreux personnages des films de Wong Kar-Wai. À travers ses photographies de sujets nus ou à moitié nus, 223 dévoile une nudité sans filtre. À la croisée des chemins entre la photographie documentaire et la photographie conceptuelle, entre la réalité et l'évasion, le travail de l'artiste est bien loin de la photographie de nus superficielle et répétitive.

JUNKU NISHIMURA - Né en 1967 dans un village minier de la région de Yamaguchi à l'ouest du Japon. Après la faculté il travaille en tant qu'ouvrier du bâtiment puis devient expert en ciment sur des chantiers de tunnels à travers le pays où il commença à photographier les sites sur lesquels il travaille . 18 ans plus tard il quitte son emploi et se lance dans la photographie de manière professionnelle tout en voyageant à travers le monde. Il travaille actuellement en tant que photographe freelance et récolte les images sur l'expansion urbaine du Japon révélant ses effets généralement cachés, sur les gens et leurs villes.

SÉRIGRAPHIES D'ANTOINE D'AGATA.

CODEX Silkscreens (Mexique, 1986-2017)

Un extrait du MEXICO de d'Agata contenu dans 18 grandes Silkscreens par Maestro Pakito Bolino, un dub qui ancre leurs œuvres loin de l'illustration conventionnelle en écartant toutes les lignes de la narration répétitive mettant en évidence des fragments bruts de réalités socialement cachées. Cette exposition montre non seulement l'obsession d'Agata, une "Obsession" sérigraphiée par le Maestro Pakito Bolino, mais aussi les images brutes de la réalité de quelqu'un - dans un instinct artistique partagé entre d'Agata & Pakito, deux artistes d'avant-garde majeurs toujours loin de la narration attendue, comme s'ils guidaient l'hétérodoxe.



Codex © Antoine d'agata -Pakito Bolino8



LIN ZHIPENG AKA 223 © portraits et autoportraits



© KEIZO KITAJIMA - membre légendaire du la "IMAGE SHOP CAMP" 1979-1984



Collectif Iandé – *France/Brésil*

Ilana Bar et Appartenance, photographies de Edgar Kanaykõ et Ana Mendes, accompagné d'une petite sélection de livres édités et produits au Brésil.

IANDE a voulu montrer ici l'autoportrait fait par un « moi-photographe » agissant, qui dans son action photographique, part à la recherche de l'autre. Cette conscience de l'autre en nous est fondamentale à toute connaissance et à tout doute où l'autoportrait cesse d'être une simple construction de l'identité pour devenir une construction de l'altérité.

Le travail d'Ilana Bar construit un univers inclusif et généreux au sein duquel nul n'est défini par son état ou prisonnier d'un diagnostic. Depuis l'enfance, elle puise son inspiration dans les rituels de son quotidien familial.



Transparencies of Home, 2008-2016 © Ilana Bar

Le Thé des Ecrivains Galerie - Paris

Depuis 20 ans le Thé des Ecrivains propose des expériences autour des sens dans un lien particulier avec l'Inde.

Anne Garde et Laure Vernière

RUE DES ETRANGERS / Anne Garde - Thierry Agullo 1977

SHIVA BLUES / Anne Garde 1995-2023 - TAROT INDIEN/ Laure Vernière 1997

*Dans l'esprit de mêler l'art à l'action, qui était l'activité principale de Thierry Agullo, la série **Rue des Étrangers** est le seul témoin de la performance que l'agitateur culturel de la contre-culture des années 80 a menée dans la Base sous-marine et dans les rues du port, sous le regard de la photographe Anne Garde, en novembre 1977, dans un Bordeaux de film noir...*

Anne Garde rencontre Thierry Agullo, personnage multiple, artiste engagé, dans la mouvance de Pierre Molinier à Bordeaux et forme très vite avec lui un duo créatif. Thierry Agullo était tout aussi « mauvais garçon » à se battre en sortant des bars sur les quais de Bordeaux, à l'époque des dockers et de l'activité du port de la Lune, qu'intellectuel raffiné et extrêmement cultivé écrivant dans Art Press ... et éditeur puisqu'il a publié le premier Pierre Molinier, dont il a été le dernier modèle.

Cet « Orphée moderne et sombre » qui entraîne le visiteur dans son vertige, tel un Stalker berlinois des seventies... entre expressionnisme allemand à la Fritz Lang et casse-cou de la nouvelle vague, Jack l'Inventeur est un personnage prémonitoire puisque son double vivant, Thierry Agullo, disparaîtra dans un accident de la route quelques mois après cette performance.

- Anne Garde, 2022

*A la fin des années 90, alors à la recherche de trésors des palais publiés en France et aux USA dans *Salon Indien* (1996), je parcourais les routes brûlantes et sablonneuses du Rajasthan.*

Avec mon Hasselblad, croisant dans les villages des femmes et des hommes beaux comme des dieux, j'ai cherché à capturer l'âme indienne.

Pour cela, à mon retour en France, je plongeai les films inversibles dans un bain chimique différent.

*Perdant la transparence de l'image, j'obtenais un négatif dont jaillissait des couleurs inversées et insensées. **Et la chair des humains était bleue.***

Le bleu de la chair renvoyait à la légende de Shiva qui, ayant bu le poison Halahala pour sauver le Monde fut lui même in extremis sauvé par son épouse Parvati qui lui serra le cou, et son visage devint bleu ! Ce nouveau concept plurichromatique s'est révélé plus puissant que le positif de l'image, ce qui, à mon sens, traduit l'étrangeté réveuse et insondable de l'Inde !

*Ainsi, la chimie photographique rencontrait la légende. **Shiva Blues.***

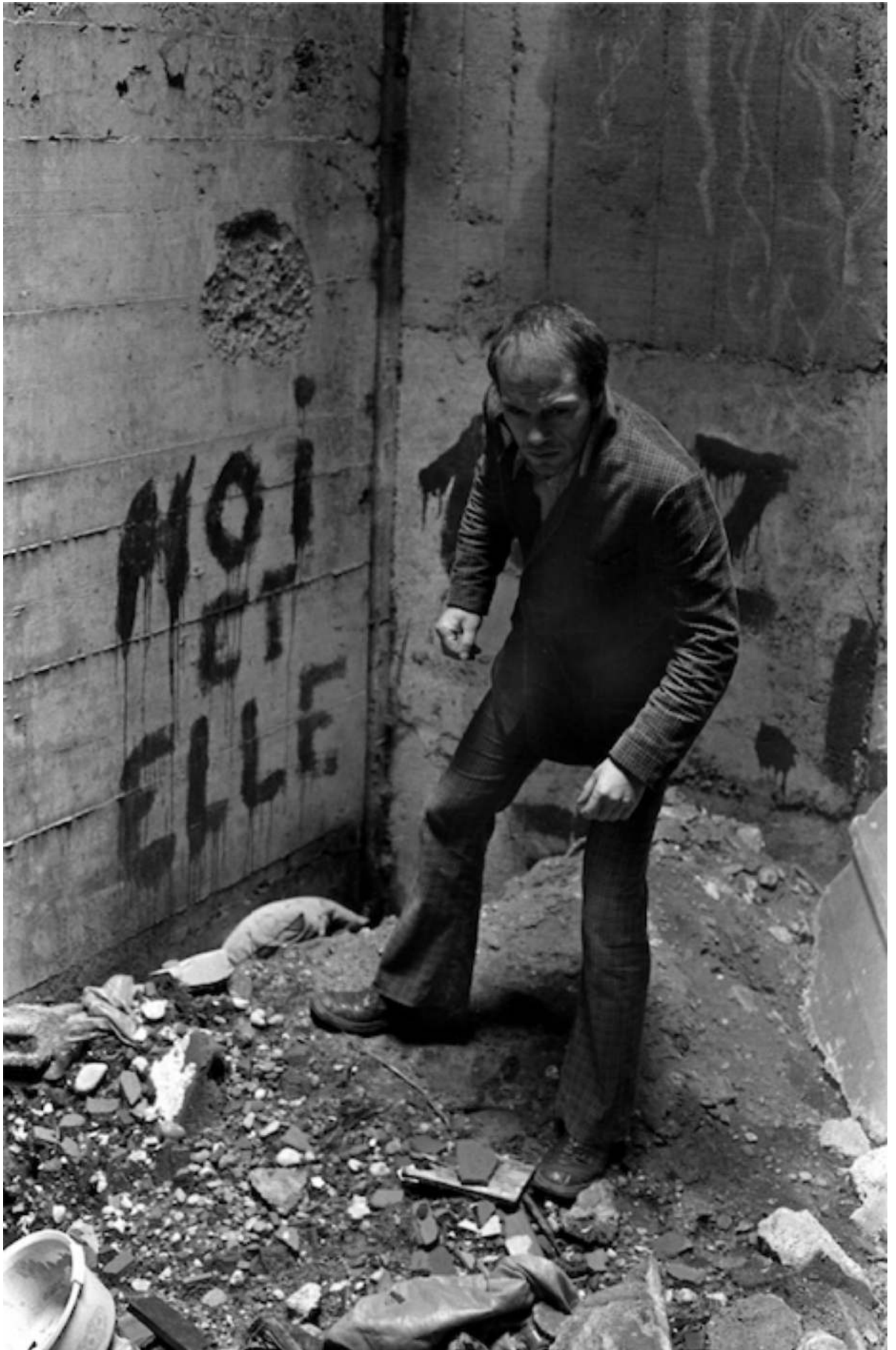
- Anne Garde, 2023

*Ce jeu du **Tarot Indien** réalisé en polaroids "on the road" offre une infinité de voyages possibles où chaque visage est un atout, chaque carte un repère qui précise l'itinéraire fluctuant de la série.*

Les acteurs de ce tarot ont signé leurs portraits en anglais, en tamoul, en ourdou ou en bengali, ce qui exprime le caractère unique et multiculturel de l'ensemble.

Merci à Polaroid qui à l'époque a permis que ce jeu de cartes photographiques ait pu être interactif puisque les personnages recevaient un double de l'image dont j'ai gardé précieusement l'original signé.

- Laure Vernière



Rue des étrangers © Anne Garde, 1977



Shiva blues 1995-2023 © Anne Garde



Tarot Indien 1997 © Laure Vernière



La Bonne Espérance Gallery

Paris

Luna Mey

Johannesburg is Queer

Johannesburg is queer est une immersion dans la communauté LGBTQIA+ et la culture des ballrooms de l'une des villes les plus dynamiques de cette planète. Bien que l'homophobie continue de détruire des vies en Afrique du Sud comme partout dans le monde, les espaces queers ont trouvé leur place permanente dans l'infrastructure nocturne de Johannesburg.

Héritage d'un phénomène initié dans les années 1970 aux États-Unis, les ballrooms sont une compétition de danse et de « marche » (walk) entre des « maisons » (houses), qui servent de seconde famille à ceux et celles qui ont souvent été abandonnés par leurs parents biologiques en raison de leur orientation sexuelle ou de leur genre. Les maisons s'affrontent dans différentes catégories telles que le "visage" ou la "meilleure tenue". Les participant.e.s voguent (une façon de danser) et présentent leurs tenues extravagantes en « marchant » devant un groupe de juges et un public enflammé.

Luna Mey est une photographe et réalisatrice de documentaires autodidacte de 23 ans. Née à Paris et grandi en Allemagne, elle s'intéresse aux mouvements politiques, aux droits humains et aux sous-cultures. Ses études de sciences politiques à Sciences Po l'ont amenée à Johannesburg à l'université de Witwatersrand où le dynamisme et la pulsation omniprésente de la vie nocturne de « Jozi », ainsi que l'abondante créativité de ses habitants, ont fait de cette ville son lieu de prédilection.



Johannesburg is Queer © Luna Mey



Johannesburg is Queer © Luna Mey

Galerie Madé – Paris

Estelle Hoffert

4 m2

Estelle Hoffert est une photographe autodidacte née à Strasbourg en 1980. Dans son travail artistique, elle entremêle les époques et les questions sociétales qui s’y rattachent. Elle assure sur ses prises de vues les créations de décors ainsi que la direction artistique.

Depuis quinze ans que je connaissais Maurice Noth, il transportait sa vie dans des chambres de 5 à 10 m2 entre foyers et chambres d’hôpital les dernières années. Sa vie tournait autour de ces pièces et des objets qu’il y entassait. Désignée comme sa personne de confiance, j’ai été en charge de vider sa dernière chambre après son décès le 8 octobre 2021. J’y ai découvert plusieurs boîtes remplies de têtes de femmes qu’il découpait dans les magazines. Je suis partie de cette idée pour créer des univers imaginaires dans un minimum d’espace, dépeignant ces lieux de vie exigus. Ce sont mes projections irrationnelles des pensées oniriques de Maurice qui ont façonné ce travail.

Cet homme qui était seul et n’était personne, voit défiler dans sa chambre multitude de personnages par l’intermédiaire des images qu’il découpait et de mon imagination. En les découpant à mon tour, et en les scotchant sur mon propre visage avant de les photographier, je me les suis attribuées et les ai confondues avec mes propres rêves et cauchemars.

- Estelle Hoffert



Trou noir- 4m2 © Estelle Hoffert



La Poule- 4 m2 © Estelle Hoffert



Marfa JGM Galerie - Paris

Gustavo Urruty

ARCHIVES TRÈS PERSONNELLES

Ces photographies ont été réalisées avec mon complice de l'époque, mon leica 3 du début des années 40, alors un appareil abandonné et pas utilisé depuis des décennies par les photographes des années 90.

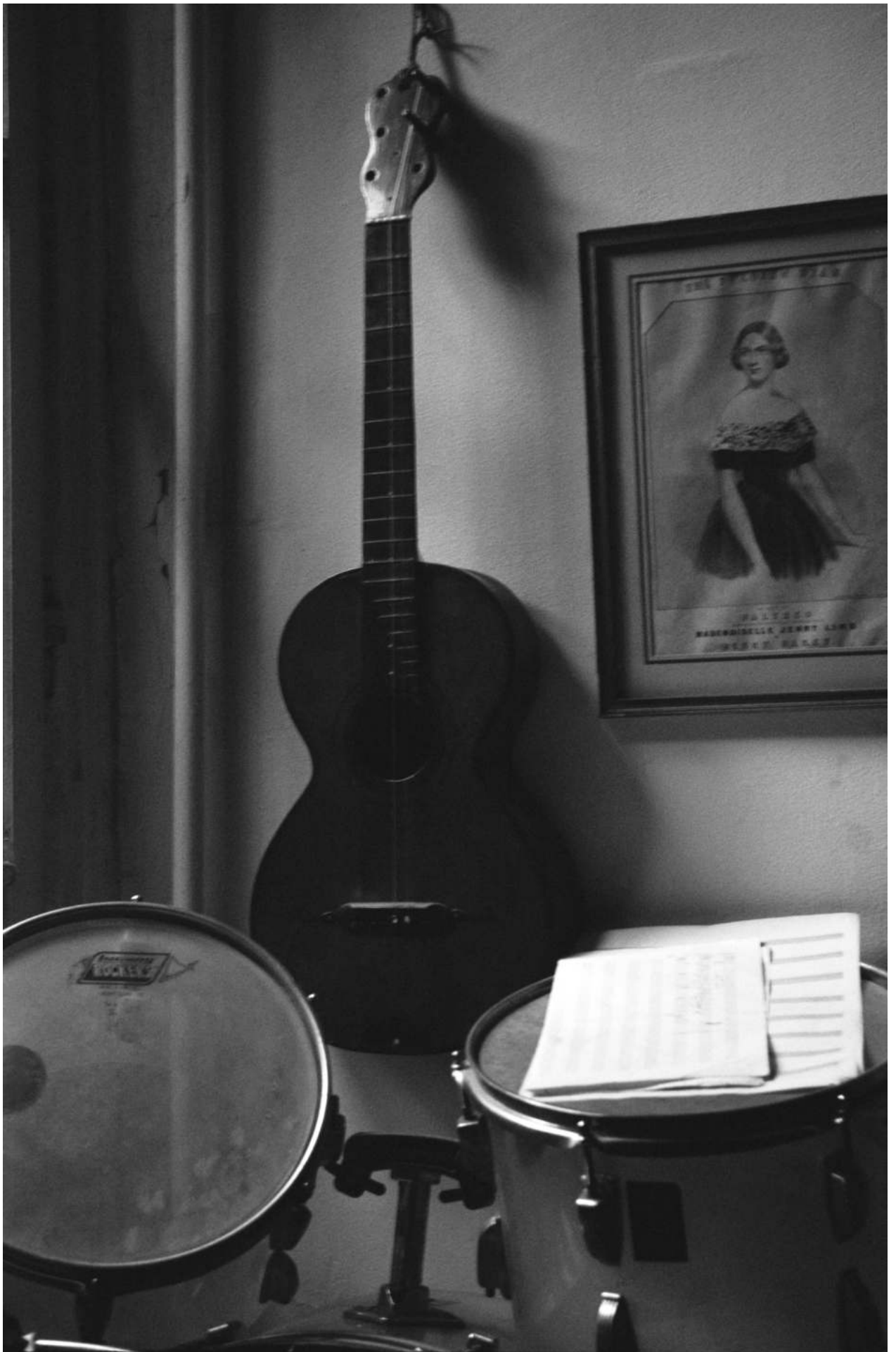
Réaliser une sorte de carnet intime, oui, mais pas celui qui raconte littéralement ce que je vivais chaque jour et qui paraissait très spectaculaire...entouré des tops models, les shootings aux studios photos, les passerelles des défilés, le château en Belgique, l'hôtel de la rue du Bac, les voyages et les fêtes aux Bains Douches, mais plutôt un autre carnet, vraiment intime, presque dans le domaine de ma spiritualité, mon vrai jardin secret, celui qui m'émouvait intérieurement, qui m'a donné la force de vivre.

Ainsi ces images, de l'eau qui coule entre les pierres des ruisseaux à Cordoba, en Argentine, le salon de musique où j'ai joué des heures du piano, la vue des Alpilles, que j'ai regardé presque hypnotisé pendant mes séjours à Saint Rémy de Provence, les chevaux et la maison où est né mon père dans la pampa argentine ... comme les sculptures romaines que j'ai regardé presque en extase dans les grands musées, le chien qui attendait notre présence tout doucement ou les ruines de la Grèce, qui réveillaient mes mythologies profondes.

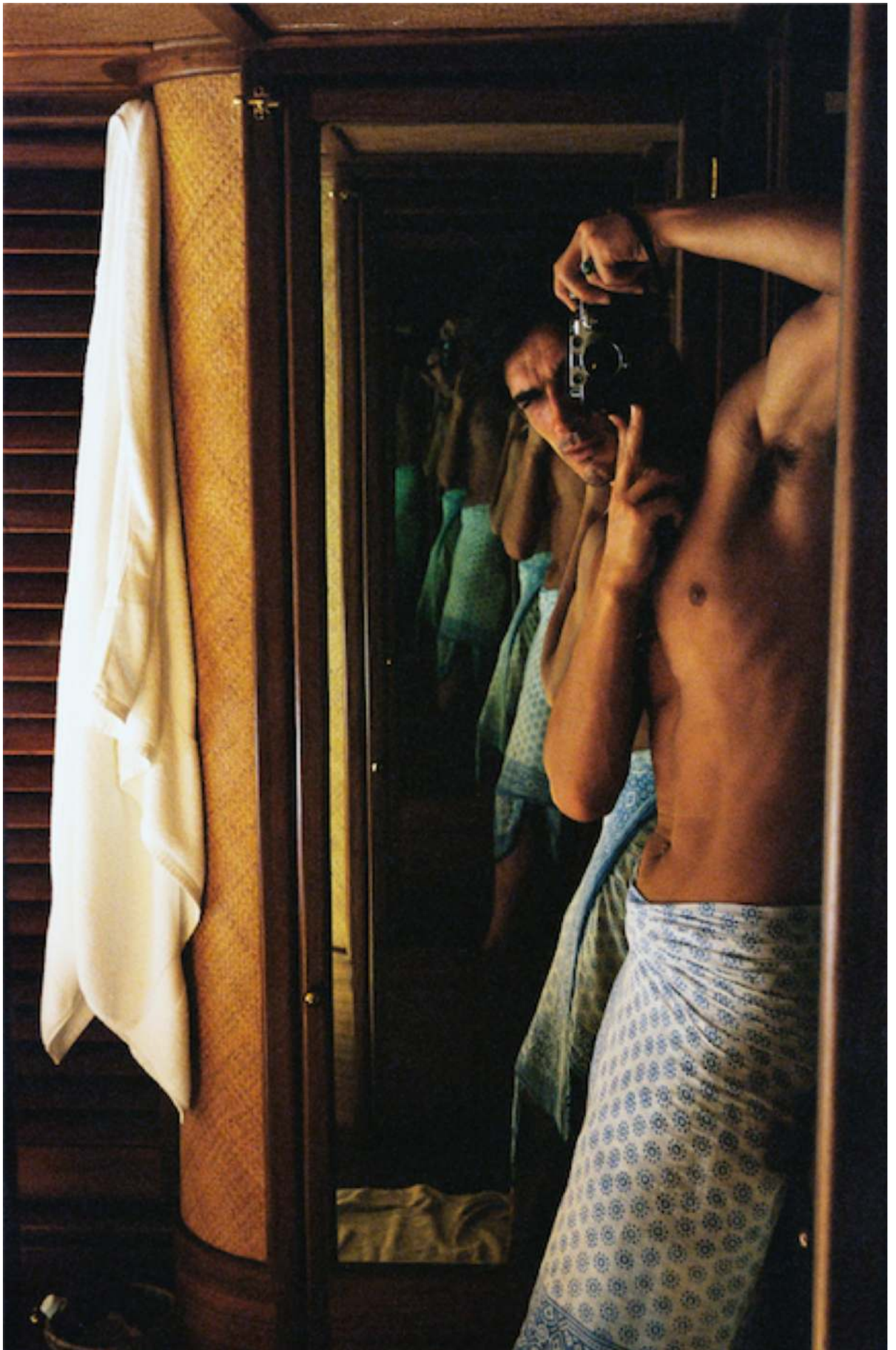
Il en est tout autant de la fleur qui m'accompagnait toujours rue du Bac, ou l'arbre solitaire au milieu des champs de blé au Château de Fernelmont, également de l'effervescence de Rio de Janeiro, du recueillement paisible des Buddhas en Thaïlande... avec pour aboutissement une séance d'autoportraits en mise à nu, impensable autrement.

Ces photos sont inédites et font profondément partie de moi, ainsi je remercie le Salon Photo Doc 2023 de permettre à ces archives personnelles de voir la lumière.

- Gustavo Urruty



La salle de musique , Paris chez Aki,1995



mise à nu, en mer, Thaïlande 1997

Galerie Orbis Pictus – Paris

Jesse A. Fernández

VANITÉS

Pourquoi Jesse Fernández et l'autoportrait ici?

Parce que Jesse Fernández a toujours su créer une relation particulière avec son sujet, représenté tel qu'il est, comme si son âme se réfléchissait dans un miroir.

Parce que les portraits des momies de Palerme s'animent sous le regard de Jesse Fernández.

Parce que l'association inédite des personnalités et des momies remet tout à nu, au niveau de la vanité.

Parce que cet exercice imaginé par le commissaire d'exposition n'est pas différent des expérimentations recherchées et réalisées par l'artiste-photographe tout au long de sa vie.

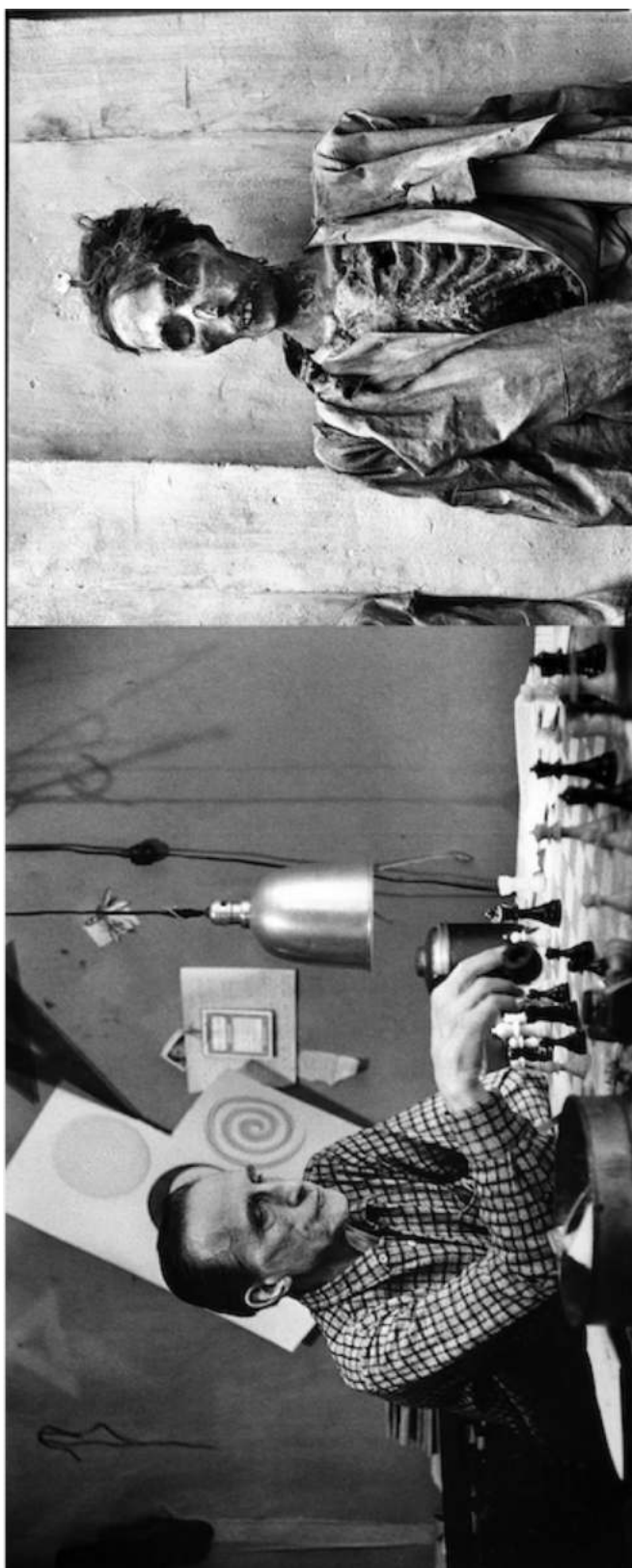
Parce que c'est l'aboutissement ultime et absolu de l'exercice du "portrait réflexif".

Jesse A. Fernández a été le premier photographe à entreprendre un sujet entier dans les Catacombes du couvent des Capucins de Palerme.

- Sitor Senghor,
directeur de la galerie Orbis pictus, commissaire indépendant



Pablo Picasso, 1967 / Catacombes du couvent des capucins, Palerme, 1978
© Jesse A. Fernández Estate : Collection France Mazin Fernández



Marcel Duchamp, New York, 1956 / Catacombes du couvent des capucins,Palerme, 1978
© Jesse A. Fernández Estate / Collection France Mazin Fernández

PhotoSerie Collection – Paris

Hervé Baudat, Françoise Evenou,
Laurent Reyes, Isabeau de Rouffignac,
David Siodos



PhotoSerie c'est, un site de ventes qui donne accès à l'intégralité d'une série photographique en exclusivité, un choix de photographes qui s'affirment dans leur singularité, une promesse de collection qui privilégie la force des histoires dans leur entièreté.

A L'OMBRE DES VIVANTS / David Siodos

Prisonniers de leur emploi du temps, et contraints d'appréhender la vie sous pression, les passants chavirent. Tous, ont l'illusion d'avoir une prise sur leur vie. Peu en profite vraiment. Les géants, eux, ne simulent plus... Au point de ne plus savoir moi-même si je suis vivant... Ou simplement une ombre.

LAS REINAS DEL BOSQUE / Françoise Evenou

Las Reinas del Bosque est née de ma rencontre avec Estrella, Jessica, Melissa... Elles ont quitté leur pays, l'Equateur, le Pérou, la Colombie pour vivre librement au pays des Droits de l'Homme. 5, 10, 20 années plus tard, on les retrouve au Bois de Boulogne, leur Nouveau Monde, parce qu'elles sont migrantes, transgenres et n'ont eu d'autre choix que la prostitution.

Pendant 18 mois, je les ai écoutées, photographiées, enregistrées et j'ai été profondément bouleversée par leur récit de vie, leur force de caractère pour survivre dans un monde marqué par la violence.

L'ŒIL DOUBLE / Hervé Baudat

Je m'éloigne de la ville pour une durée peu déterminée. Jacqueline, ma grand-mère sans mémoire de 95 ans, a de plus en plus besoin de ma présence. Alors, comme je suis le seul de la famille pouvant s'occuper d'elle, je largue les amarres pour un village voisin du sien : Aullène. C'est un sacrifice pour ma vie et le citadin que je suis, mais surtout c'est un acte d'amour et de folie – comme faire des photographies.

- Extrait d'un entretien pour L'inter valle avec Fabien Ribéry

MARBRE À TOUT PRIX / Isabeau de Rouffignac

Au Rajasthan, les carrières à ciel ouvert s'étendent à perte de vue, créant dans le paysage aride de gigantesques escaliers où s'activent hommes et machines. Les conditions de travail y sont très difficiles et dangereuses. Je suis descendue dans les carrières de marbres, j'ai photographié les lieux, des détails, les ouvriers. Pour eux, qui m'ont fait confiance, je veux témoigner, donner à voir la réalité à laquelle nous oublions d'être attentifs.

CANICULE / Laurent Reyes

La photographie et les films de Laurent naissent de son besoin d'embrasser la vie dans son ambivalence. Contre le confort des certitudes, sa pratique le pousse à se frotter aux aspérités de l'existence pour garder vivace la quête d'extase.

Il utilise le support argentique de manière instinctive et expérimentale, depuis la prise de vue jusqu'en laboratoire, pour photographier son intimité, ses ami.e.s et son environnement en favorisant le surgissement de l'inattendu dans ses images, se tenant à la frontière des rôles d'acteur et de spectateur de sa propre vie.



Las Reinas del Bosque © Françoise Evenou



Marbre à tout prix 2019 © Isabeau de Rouffignac



Canicule © Laurent Reyes



A l'ombre des vivants © David Siodos



Série L'œil double © Hervé Baudat

Larvoratoire - *Douarnenez* Cléo-Nikita Thomasson Isabel Perez del Pulgar



LE COMPLEXE DU HOMARD - SINE SOLEO SILEO (SANS SOLEIL, JE ME TAIS) Cléo-Nikita Thomasson

Le complexe du homard est une série en trois carnets sur l'adolescence, sorte de "journal intime des autres", mais qui a valeur d'autoportrait. L'adolescence n'est-elle pas un moment suspendu de fusion-confusion où la confiance de l'autre est le socle mouvant de la construction de soi ?

Dans la *Sine soleo sileo*, elle réfléchit sur son propre geste photographique.

« *Sur un cadran solaire de Rome je lis "Sine Soleo Sileo", je regarde les ombres bleues des pins parasols, un laissé-pour compte des soleils d'été tape sur un verre renversé, il m'étourdit. Cette solaire solitude me rend nostalgique d'un instant d'éternité et dans chaque détail je vois l'absence du monde que je traverse en silence. Alors que je crois poser un regard tranquille sur le monde, mes cils battent 11 500 fois par jour. Puis, dans les fragments des souvenirs je retiens mon souffle et regarde avec le plus d'attention possible, ce qui est simplement là, ce qui s'offre à moi dans la présence des choses... Et sans le soleil je me tais* ».

- Cléo-Nikita Thomasson

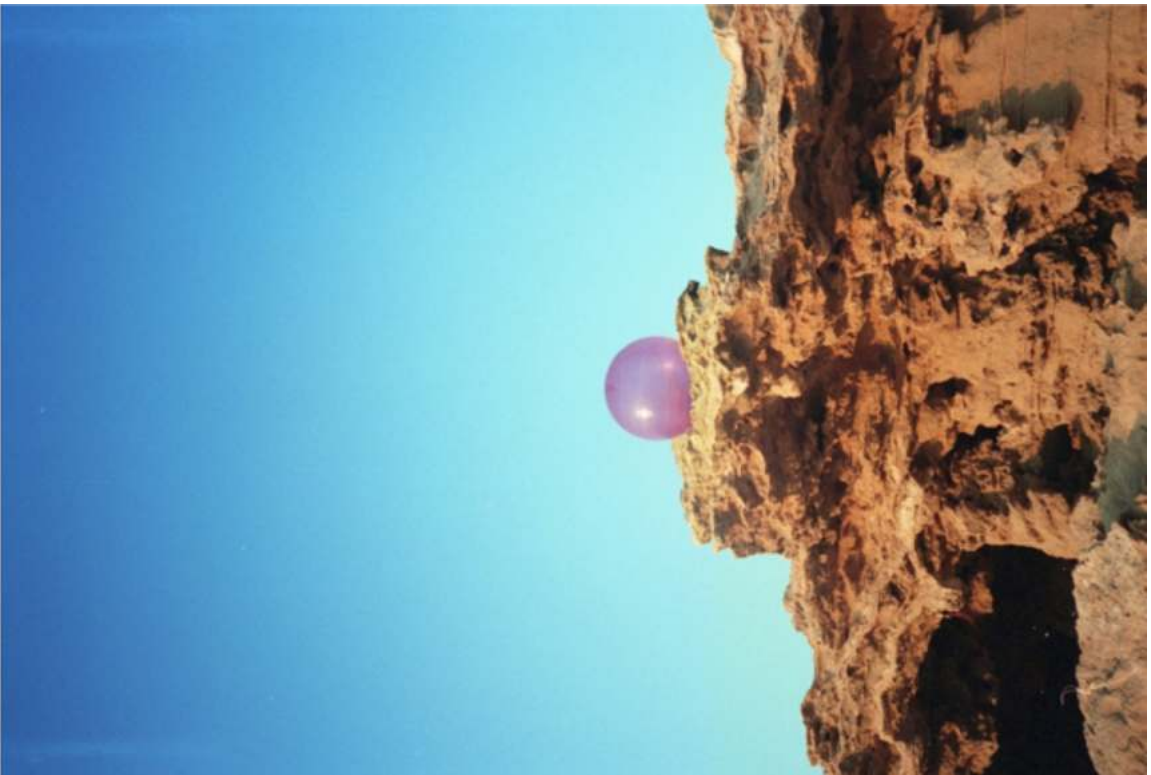
Du *Complexe du homard* à *Sine soleo sileo*, de l'altérité à l'absence, le travail de l'autoportrait apparaît comme une traversée de l'incomplétude et révèle une impossible fermeture sur soi.

RECONSOLIDATION Isabel Perez del Pulgar

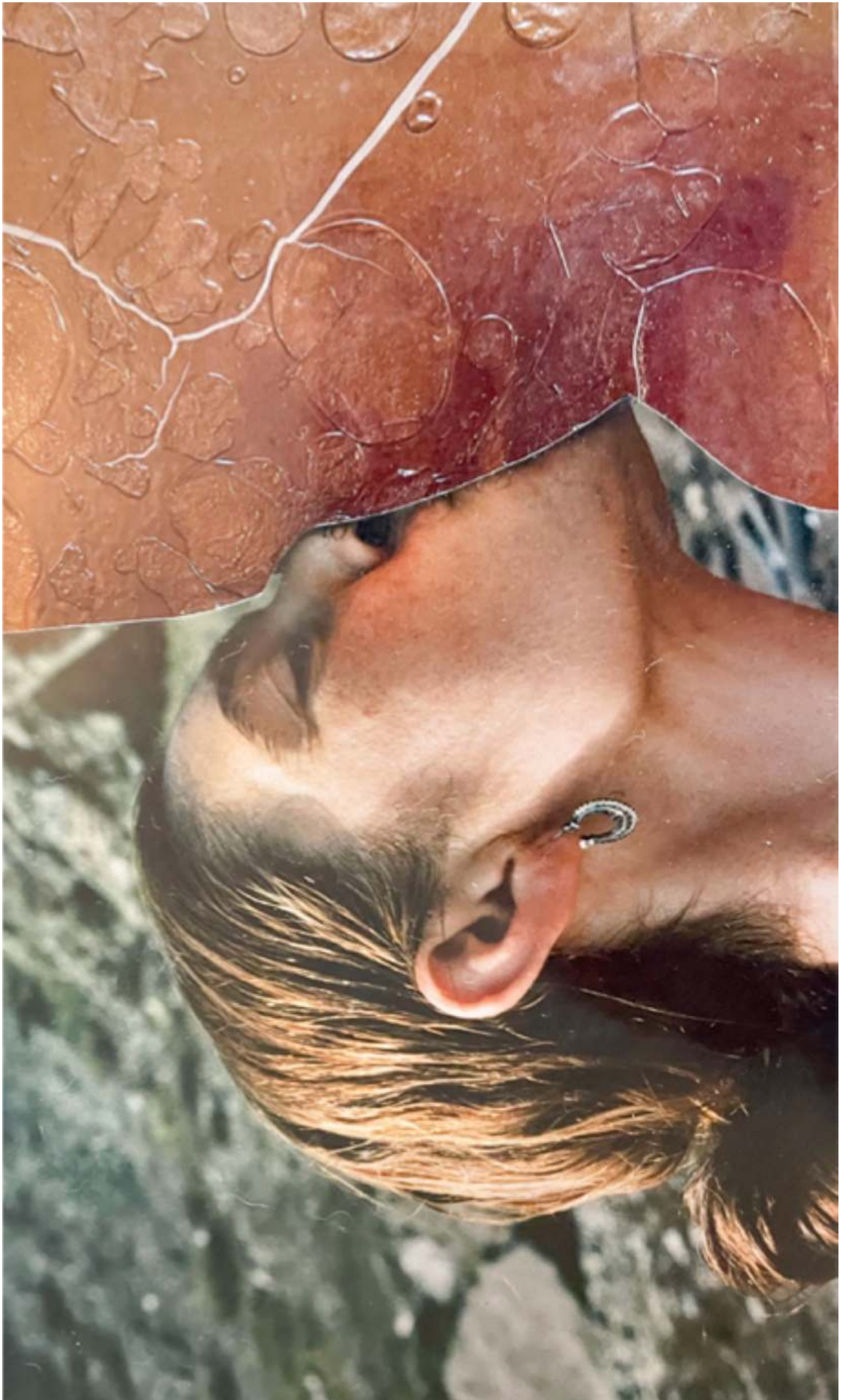
. C'est en février 2021 qu'Isabel Perez del Pulgar m'a parlé d'une grande quantité de photographies de sa vie passée, lui rappelant de très mauvais souvenirs de couple, dont elle souhaitait se débarrasser sans trop savoir comment. Fallait-il les brûler ? Les jeter à la benne ? Les renvoyer à l'intéressé ? Ces cartons de photographies étaient comme des chambres de barbe-bleue devant lesquelles elle passait avec terreur. Oui, terreur. Ce dont il fallait se débarrasser c'était de ce sentiment-là plutôt que des cartons eux-mêmes.

Quelques jours plus tard, Isabel Perez del Pulgar a commencé à investir ses archives. Elle a opéré par déchirures, brûlures et scarification sur la matière unique des tirages d'époque. En explorant les effets de déplacements et de libération produits par la reconfiguration plastique des images figées du passé, elle a enquêté sur la mémoire et notamment sur le rôle des photographies et de leur mise en scène (albums de famille, encadrement etc.) dans la construction de l'histoire personnelle et collective.

- Yana O'Connell /Directrice artistique du Larvoratoire



Sine soleo sileo © Cléo-Nikita Thomasson



Reconsolidation © Isabel Perez del Pulgar



F Compagnie - 93 Grand Angle - *Aubervilliers / Épinay-sur-Seine*

MÉMOIRE(S) DU PRÉSENT -

93 grand angle" est un collectif créé dans le cadre des actions de la F compagnie, association albertivillarienne qui développe des projets liés à la photographie et à l'écriture sur les territoires d'Aubervilliers et d'Épinay-sur-Seine. Composé de 42 photographes, habitant-e-s d'Aubervilliers ou d'Épinay-sur-Seine, ce collectif a pour ambition de produire une archive visuelle et sonore sur les mutations de son environnement bâti. Prenant acte de la transformation des grands ensembles construits entre 1950 et 1970 liée aux programmes de rénovations urbaines, et du peu d'images documentant leur existence, les membres de 93 Grand Angle s'emploient à créer des supports de mémoire et d'expression sur le patrimoine architectural albertivillarien et spinassien.



Quartier de la Vilette à Aubervilliers dans les années 60 -Archives Municipales d'Aubervilliers



Quartier de la Villette à Aubervilliers 2023 © Collectif 93 Grand Angle



Détail de volet dans la rue Henri Barbusse 2023 © Collectif 93 Grand Angle



Festival Fictions Documentaires –

Carcassonne

Michelle Baptiste, Nathalie Baptiste,
Lucie Ferrere, Michèle Ferrere, Rachel Garcia, Manuelle
Greygolles, Vanessa Greygolles, Virginie Greygolles, Adèle
Mailhe, Antoinette Maihle, Jeanine Mailhe, Muriel Mailhe,
Raymonde Mailhe, Claudine Mailhe et Antoinette Soulès et
Hortense Soichet

Un projet collectif
ESPEREM

Durant deux ans, dans le cadre d'une résidence avec le GRAPH, Hortense Soichet a travaillé avec les femmes de l'atelier photo « Mémoire Gitane » créé par Eric Sinatora au début des années 1990. Ensemble, elles ont arpenté la cité de l'Espérance à Berriac et ont réalisé des séries d'images mises en commun pour donner à voir les modes de vie des habitant-es de ce quartier. Construite en 1969 suite à l'incendie du bidonville de La Cavayère à Carcassonne, la cité l'Espérance est située à proximité d'une centrale électrique, d'une route départementale et d'une voie ferrée. Cette cité de transit avait vocation à accueillir les familles gitanes avant leur relogement dans différents quartiers de Carcassonne. Les nouvelles générations le quittent peu à peu mais ce quartier reste un symbole de l'histoire de la communauté gitane de Carcassonne.

Ce travail a été exposé lors de la première édition du festival Fictions Documentaires en 2016.



Esperem, 2016 © Hortense Soichet et les femmes gitanes de l'Espérance

Festival Les Boutographies- Montpellier

Camille Farrah Lenain

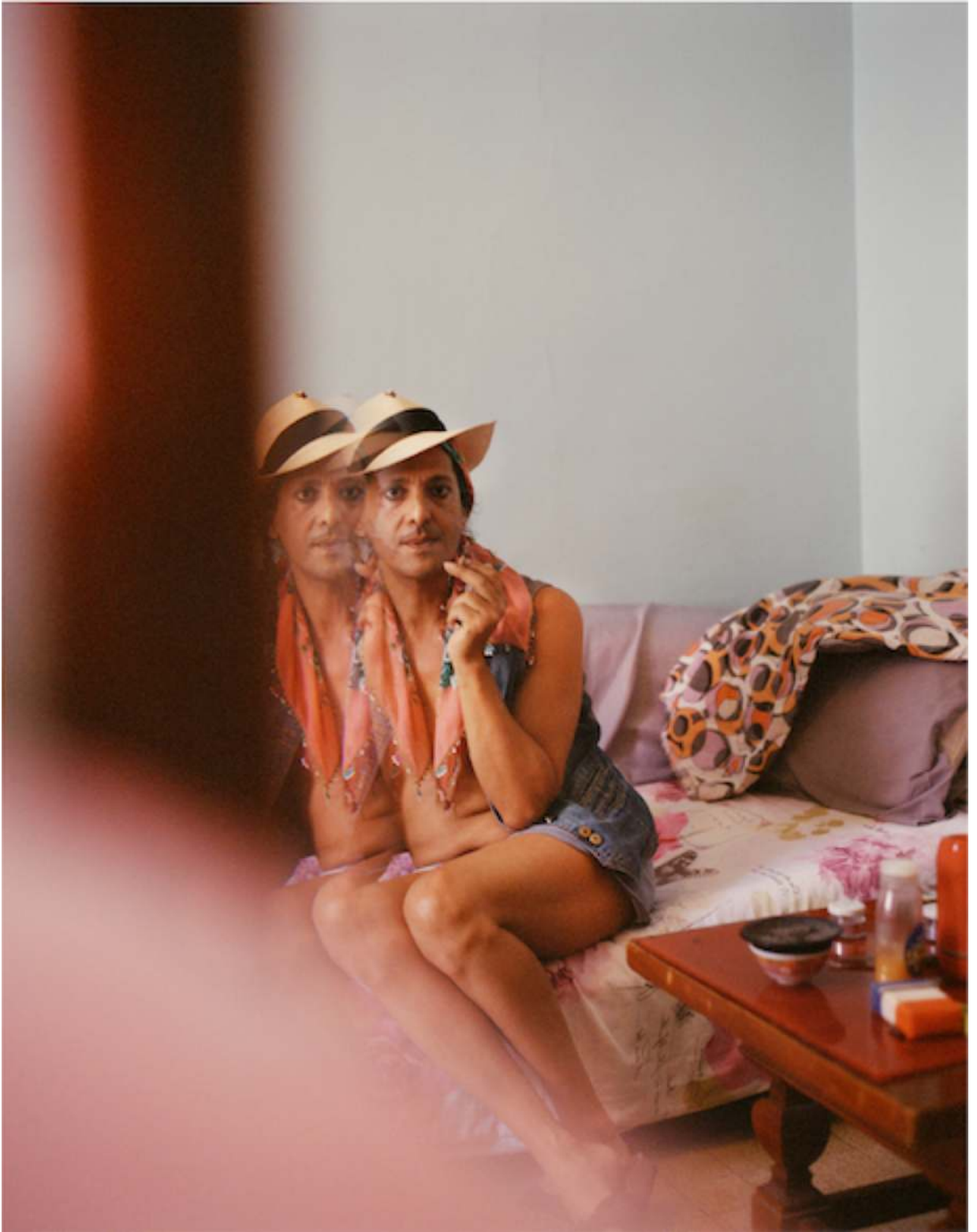
FEU SANS FUMÉE

Feu Sans Fumée est une exploration des identités LGBTQIA+ au sein de la culture musulmane en France, souvent sous-représentées ou simplement ignorées. La France compte la plus grande proportion de musulmans du monde occidental, pourtant l'islamophobie y est omniprésente. À l'intersection de multiples discriminations, les communautés queers arabo-musulmanes luttent activement contre ces inégalités, tout en redéfinissant leur propre héritage culturel et religieux.

- Camille Farrah Lenain (photographe)

C'est comme une histoire ancienne, qui revient et qui revient. Je suis très mélancolique, mais c'est ma vie. Comme beaucoup de vie d'homo, c'est pas une vie facile. On se cherche toujours un petit coin tranquille pour se préserver. On médite, on est dans notre coin et cette photo c'est un univers à part qu'on a tous en soi: un placard, une malle, un tiroir. C'est très mystique. Elle est comme un passé, présent et futur, elle est éternelle.

- Bouchta (modèle)



Bouchta, 2020 © Camille Farrah Lenain

L'ESPACE - des photographes

- **Philippe Clément, *Autoportrait de l'autre***
- **Ingeborg Everaerd , *Life of Steen***
- **Anne Hollande, *Identification -autoportrait***
- **Elodie Guignard, *Narcisse ou le souffle renversé***
- **Marie Mons, *I'll be your mirror***
- **Elisabeth Schneider, *Inconscients***

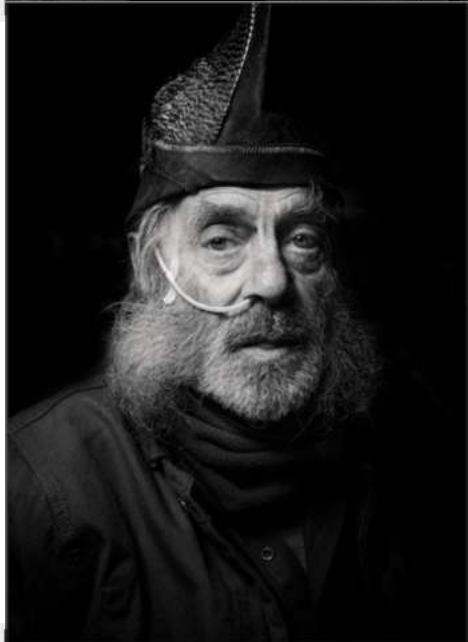
Ingeborg Everaerd

LIFE OF STEEN

C'est l'histoire en cours d'un homme qui a choisi d'être un nomade pour la vie. Je suis tombée sur Steen un jour de tempête en mars 2019. Tous deux marchant avec nos chiens. J'ai tout de suite été intriguée par son apparence si inhabituelle, ses yeux amicaux et sa façon douce de parler. Steen avait amarré son bateau à un quai à Amsterdam où j'habite et il m'a invitée. Cette invitation a été le début de notre amitié. J'ai adoré les nombreuses histoires qu'il m'a racontées et la façon dont il a vécu sa vie aventureuse pleine de liberté, à partir de ce moment où il fait du stop d'Amsterdam à Paris à l'âge de 13 ans. Je l'admire d'être unique et de ne pas se soucier de ce que les autres pensent de lui. Parce qu'il a rendu son navire complètement autonome, il était totalement indépendant et pouvait amarrer son navire partout où il se sentait chez lui. Nous partageons également un intérêt commun pour la photographie, car il a été photographe pendant un certain temps, fin des années 60, parmi tous ses différents métiers, aimant vivre au jour le jour.

En raison de sa mauvaise santé, de son âge avancé et de son manque d'argent, Steen doit vendre son navire. Ce fut sa maison pendant près de 43 ans. Toujours effrayé par une vie à terre, il vit désormais dans son ancien camping-car sur un terrain sans eau courante ni électricité. Ici, il essaie de construire une nouvelle vie autonome, mais il ne se passe pas un jour sans qu'il ne regrette son ancienne vie. Il tient la promesse qu'il s'est faite il y a longtemps : ne jamais vouloir vivre entre 4 murs.

- Ingeborg Everaerd





Life of Steen © Ingeborg Everaerd

Elisabeth Schneider

INCONSCIENTS

« Nous sommes responsables de nos inconscients » dit Jacques Lacan.

Boite noire de l'inconscient qui nous aiguille vers des choix autres que ceux de la raison ? Impulsion-répulsion. L'inconscient nous veut-il du bien ? Est-ce notre part animale qui réside cachée là ? La liste est longue.

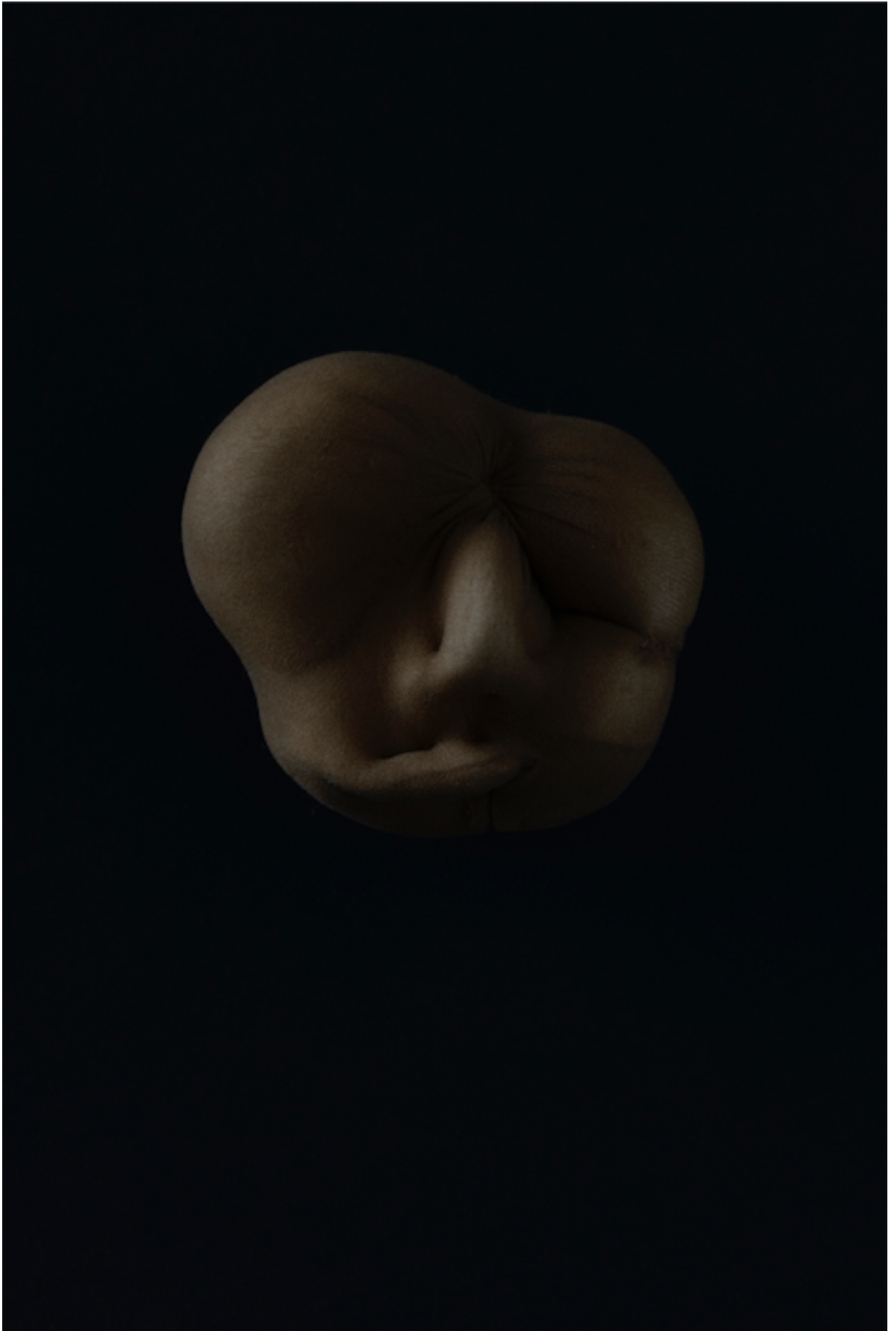
J'utilise la photographie pour explorer l'invisible des êtres, l'archaïque de nous-même. Je cherche qui se cache sous la peau d'un visage et se fraye un passage secret derrière un sourire. Sommes-nous dans notre cache-cache psychique quotidien aussi déformés et étranges que ces créatures flottantes dans du formol sur une étagère du Muséum d'Histoire Naturelle ? A quoi nous pousse notre inconscient ?

*L'autoportrait est un lieu refuge dans mon travail de photographie.
C'est un endroit où je peux me retrouver et me ressourcer avant de repartir vers l'autre.*

- Elisabeth Schneider



Figures série inconscients. 2018 - 2019 © Elisabeth Schneider



Figures série inconscients. 2018 - 2019 © Elisabeth Schneider

Anne Hollande

IDENTIFICATION/ AUTO PORTRAIT

C'est à l'occasion d'un voyage en méditation, seule et à pied, que mon identification à la nature particulière de l'île d'Ouessant, m'a été soufflée par le vent. Une sidération. La nuit, sont revenues à ma mémoire émotionnelle, la roche vivante à la forme quelquefois étrangement humaine, sauvage, monstrueuse et belle, mêlée à des images de mes expériences américaines les plus fortes.

Notamment avec les Noirs Américains et leur histoire, partie prenante de l'Histoire de l'Amérique, et nécessairement du Monde. Ces histoires nous sautent à la figure si on y regarde de plus près, dans les détails des visages, des regards, des mains. Ils se racontent en chuchotant, à l'instar de l'écrivaine Tony Morrison, avec un fond musical de Blues, pur et simple.

Alors avec force je dis et j'affirme que nous sommes tous de la même nature, de la même essence, de la même souffrance.

- Anne Hollande



Conversation 2022 © Anne Hollande



Ollie et Willy, Tutwiler, Mississippi - 2013



Philippe Clément

AUTO PORTRAIT DE L'AUTRE

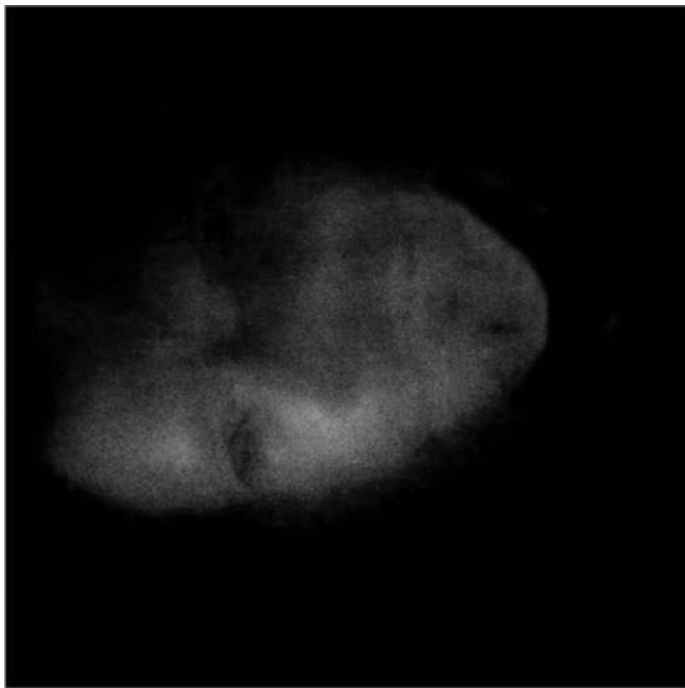
« Médecin généraliste au plus profond de moi-même, l'exploration du rapport à l'autre et de la relation sociale m'animent intensément, voire m'obsède.
Les oscillations permanentes entre le vivant, la maladie et la mort m'interrogent en permanence et font partie intégrante de ma vie.

Ces autoportraits questionnent nos rapports à l'espace, au temps et à la société qui nous oblige à courber l'échine et nous bâillonne de plus en plus, compliquant nos possibilités d'adhérer au monde. Ne pas se décourager et savoir se ressourcer en dépassant ses difficultés personnelles et vivre une expérience pour une meilleure connaissance de soi. »

- *Philippe Clément*



Sortie de la matrice 2015 © Philippe Clément



Apparition, Réflexion, bain, Le cri , 2013-2023 © Philippe Clément

Elodie Guignard et Marie Mons

NARCISSE OU LE SOUFFLE RENVERSÉ

Elodie Guignard aime depuis toujours saisir les états limites, l'homme qui semble femme, la femme mythologiquement réputée être homme, le ciel noyé dans le fleuve, les graviers noirs comme le bois brûlé, le reflet pris pour la réalité et aussi, dans un horizon moins élégiaque, la vie soufflée par la mort.

- Caroline Ibos

Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles, avec les félicitations du jury, Elodie expose régulièrement en galeries, centres d'art et festivals, en France comme à l'étranger.

I'LL BE YOUR MIRROR

J'envisage l'autoportrait comme une échappatoire qui me permet de poser sur moi mon propre regard distancié et ainsi de me libérer de celui des autres. En explorant des territoires vierges, j'offre quelque chose d'autre à percevoir, ainsi j'affirme le droit à la différence. En m'inspirant des contes et légendes, de ma vie personnelle et de mes fantasmes, j'ai mis en scène l'eau et le sacré comme un moyen de revenir à la source de l'identité. Hors du temps, c'est une genèse que l'on découvre au fil de l'eau, son reflet comme miroir de soi-même au travers de l'autre. Mettant en scène une réalité tout comme l'envers du décor, je m'engage à laisser entrevoir la différence dans toute sa beauté.

- Marie Mons

Projet créé pendant les Rencontres de la jeune photographie internationale, CACP Villa Pérochon, Niort.



NARCISSE ou le souffle renversé © Elodie Guignard



I'll be your mirror, 2017 © Marie Mons



L'ESPACE - des éditeurs

- **BERGGER ÉDITIONS**
- **CORRIDOR ELEPHANT**
- **EDITIONS D'UNE RIVE À L'AUTRE**
- **LIGHT MOTIV**
- **SUR LA CRETE EDITION**
- **IANDÉ - la photo brésilienne**
- **THE ANALOG FESTIVAL**





Contacts _____

direction artistique

Charlotte Flossaut
charlotte@photodocparis.com
+33(0)612892608

contact presse

2^e Bureau
Marie-René de La Guillonnière
Martial Hobeniche
photodoc@2e-bureau.com
+33(0)142339318 - +33(0)688907622

Partenaires Media

Libération - Photo -

Nos partenaires

